

*La Revue hebdomadaire* (15 octobre): M. Funck-Brentano: « Luther intime ».

*La Revue de France* (15 octobre): « Bourdelle inconnu », par M. Gaston Varenne. — De W. H. Lyttelton qui en fut témoin, une relation de l'arrivée de Napoléon à bord du « Northumberland ».

— Hommage à Louis Barthou, par M. Raymond Recouly.

*Les Humbles* (août-septembre): « La guerre, recueil de devoirs choisis ».

*Le Courrier d'Epidaure* (octobre): M. J. Thomasset: « Les fossiles dans la Légende et dans la tradition ». — M. Georges Dagen: « Les filles de Paris ». — M. Henri Bachelin: « La Fleur de nos Provinces ». — « Le Théâtre. Pas de style », par M. Claude Berton.

*Marsyas* (août à octobre): « Le Vampire », poème de M. G. Lafourcade « sur un rythme de Racine ». — Poèmes d'Escriveto, texte provençal et traduction. — « Classiques », par M. D. Saurat.

*Heures perdues* (octobre): « René Maran », « Les poètes et le cinéma », « Entre gens de lettres », par M. Jean Desthieux, de qui cette gentillesse: «...le *Mercur* de France, du temps qu'il était encore lisible... », — et cette perle: « De même que je me découvre aussi bien en entrant dans une synagogue que dans une cathédrale. »

CHARLES-HENRY HIRSCHL

### MUSIQUE

Premiers concerts de la saison: Hommage à Alfred Bruneau. — Première audition du *Chant Symphonique* de M. Serge Prokofieff. — Reprise de *Sigurd* à l'Opéra.

Deux orchestres, pour leurs concerts de réouverture, ont inscrit des œuvres d'Alfred Bruneau à leurs programmes. Les Concerts Lamoureux et Padeloup ont, le premier samedi et le premier dimanche de la saison, rendu hommage au maître disparu, et le public s'est associé avec ferveur à cette commémoration. Salle Gaveau, M. P. de Freitas Branco a traduit avec chaleur la générosité et le pittoresque des préludes de *Messidor* et de *l'Enfant-Roi*; à l'Opéra-Comique où les Concerts Padeloup, maintenant dirigés par M. Albert Wolff, se sont installés, le prélude de *Messidor*, après une exécution aussi brillante, a été accueilli par les mêmes applaudissements. Tous ceux qui ont connu Alfred Bruneau, tous ceux qui ont pu apprécier la noblesse de son caractère et les qualités de son cœur, retrouvent l'homme qu'ils ont aimé dans cette musique si franche et si sincère. Ces pages-là sont déjà

classiques; mais il en est d'autres, comme le prélude de *La Faute de l'Abbé Mouret*, par exemple, que l'on voudrait réentendre. Puisque deux de nos associations seulement ont songé au disparu, souhaitons que les autres, pour le souvenir qu'elles lui doivent, pensent à ces ouvrages sans doute moins souvent joués mais tout aussi dignes d'être repris : ce sera le meilleur moyen de faire excuser leur oubli...

Deux programmes de musique française, et, auprès de Bruneau, Chabrier, Franck, M. Paul Dukas et M. Maurice Ravel, chez Lamoureux; Saint-Saëns, Berlioz, Méhul, MM. Albert Roussel et Mazellier, chez Padeloup — voilà certes qui nous change des festivals Wagner et des festivals Beethoven... Et, ce qu'il faut dire, c'est que le public est venu rue de La Boétie et place Boieldieu tout aussi nombreux que si l'on avait affiché ici la *Neuvième* et là *Tristan*. Acceptons-en l'augure, bien que cet exemple n'ait pas été suivi et que, des deux côtés de la place du Châtelet, Wagner et Beethoven, Beethoven et Wagner se soient fait concurrence — fâcheux présage — dès le 14 octobre... Mais revenons aux Concerts Lamoureux, pour dire que M. de Freitas Branco a donné, outre les deux ouvrages d'Alfred Bruneau déjà cités, une magnifique exécution de l'Ouverture de *Gwendoline* et de la *Symphonie en ut* de M. Paul Dukas, qu'il a conduit *La Valse* de M. Ravel avec un extraordinaire brio, et qu'il s'est montré comme à son habitude l'un des meilleurs chefs d'orchestre de l'heure présente. M. Lazare Lévy a joué les *Variations Symphoniques* avec cette autorité, cette finesse et ce relief qui rendent ses interprétations si parfaites.

Voici donc M. Albert Wolff à la tête des Concerts Padeloup, et les Concerts Padeloup installés salle Favart. On ne peut que se féliciter de voir M. Albert Wolff remonter au pupitre, car il eût été vraiment dommage qu'un chef de cette qualité restât inoccupé, et l'on sait avec quelle vaillance il a défendu la musique contre l'esprit de routine. De cette ardeur, ses premiers programmes témoignent; et on doit souhaiter que le public lui donne les encouragements qu'il mérite. Mais il est regrettable que les Concerts Padeloup aient été contraints d'abandonner le Théâtre des Champs-Élysées, préférable à l'Opéra-Comique pour toutes sortes de

raisons, dont la première est l'acoustique, infiniment meilleure avenue Montaigne que rue Favart, et la seconde la commodité de la salle, son confort. Heureusement, si l'on en juge par les premières séances, les auditeurs viendront aussi nombreux. Après de la *Symphonie en ut mineur*, l'Ouverture du *Carnaval Romain* de Saint-Saëns, auprès du *Festin de l'Araignée* de M. Albert Roussel, conduit avec une délicate précision, figuraient au programme le *Poème lunaire* et *Les Canards*, deux mélodies de M. Jules Mazellier, données en première audition, et que chanta M. André Bauge. Il est probable que ces *Canards* s'envoleront très vite pour se poser sur tous les pianos des amateurs. Ils ont tout ce qui peut leur plaire.

## §

Au milieu d'un très beau programme de musique russe — Rimsky, Moussorgsky, **Serge Prokofieff** — M. Albert Wolff a inscrit en première audition le *Chant Symphonique* de ce dernier. L'œuvre est toute récente, et c'est une sorte d'effusion, de confiance, mais dénuée de toute déclamation vaine, une page sincère et profonde; une œuvre de haute valeur et de pleine signification, non seulement comme ouvrage isolé, mais aussi parmi les autres productions de Serge Prokofieff. Précisément, l'extraordinaire *Concerto N° 3* (où l'auteur lui-même tint avec son admirable sûreté et son incomparable brio la partie de piano), la suite de *Chout*, encadrant le *Chant Symphonique* marquaient exactement cette position et soulignaient cette valeur, en même temps qu'ils montraient comme Prokofieff a su se renouveler. Il est impossible, après une seule audition, de juger dans le détail un ouvrage comme le *Chant Symphonique*. Tout ce que l'on peut dire, c'est sa réussite, et c'est qu'il contribuera à placer plus haut encore le compositeur qui l'a signé.

## §

L'Opéra a repris **Sigurd**. Il y a cinquante ans que l'œuvre de Reyer a été donnée, à Bruxelles, pour la première fois, le 7 janvier 1884, à Paris, le 12 juin de l'année suivante, par Ritt et Gailhard, qui inaugurèrent leur direction avec cet ouvrage. Si le génie est une longue patience, Reyer, comme l'a dit très justement M. J.-G. Prod'homme, en fut doué

autant que quiconque. En 1864, déjà, sur un livret que lui traçait Camille Du Locle, Reyer projetait ce *Sigurd* qui devait attendre vingt ans sa représentation... à Bruxelles. Perrin, directeur de l'Opéra et beau-père de Du Locle, qui n'eût pas demandé mieux que de monter *Sigurd*, dut, en 1871, quitter l'Opéra pour la Comédie-Française; Halanzier promit, lanterna les auteurs, demandant des modifications absurdes, proposant par exemple de changer le nom d'Hilda, trop dur à ses oreilles, en Bilda, ce qui lui valut cette réplique de Reyer : « Oui, mais vous, vous changerez votre nom d'Halanzier en Balanzier! », propos qui mit fin aux pourparlers. Vaucorbeil, successeur d'Halanzier, les reprit, mais lui aussi découragea les auteurs. Et il y eut une légende de *Sigurd*, une légende qui ne devait rien aux Nibelungen :

On disait, rapporte Adolphe Jullien (qui succéda à Reyer au rez-de-chaussée des *Débats*) on disait que l'ouvrage n'existait peut-être pas, et que l'auteur prêtait à rire avec la prétention qu'il manifestait de le faire exécuter tel qu'il l'avait conçu et réalisé, sans rien sacrifier de cette œuvre bien-aimée aux exigences des directeurs, ni au goût capricieux du public.

*Sigurd*, en effet, était l'ouvrage dont on parlait toujours, mais qu'on n'entendait jamais, un opéra fantôme. Pourtant, comme tout arrive, le fantôme prit corps, mais ce fut à Bruxelles, et la Monnaie donna à Reyer une interprétation magnifique : Mmes Rose Caron, Bosman, Deschamps, et, pour les hommes, Jourdain, Lasalle, Gresse et Renaud. Le succès fut tel qu'en une seule année on donna *Sigurd* 32 fois.

A Paris, la même distribution (sauf Jourdain, remplacé par Sellier) assura le triomphe de l'ouvrage. Mais ce triomphe, si l'on peut dire, aurait fléchi sans la ténacité de Gailhard. Celui-ci soutint l'ouvrage par tous les moyens : il fut payé de ses peines, puisqu'au bout de six ans il célébrait la centième.

On a beaucoup exalté *Sigurd* et on en a beaucoup médité. Le malheur pour Reyer est d'avoir choisi le sujet même de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*. Il ne le fit nullement pour se placer en rival de Wagner, auquel sa musique par son leitmotivisme, rend hommage. Il le fit d'ailleurs à un moment — en 1864, ne l'oublions pas — où la *Tétralogie* n'était pas

encore connue, et pour cause. Les défauts de l'ouvrage sont grands : tous viennent de l'incomplète éducation musicale de Reyer, qui fut à peu près un autodidacte. Mais ces défauts, si visibles, si pénibles même parfois, ne peuvent cependant gâter les qualités de Reyer, et surtout son invention mélodique. Celle-ci est exactement appropriée au théâtre; elle est dramatique naturellement, sans emphase inutile; elle coule comme une onde limpide, qu'il s'agisse des chœurs ou des protagonistes; les *leitmotive* employés systématiquement par le compositeur ne le gênent point et s'incrustent dans la mélodie sans paraître étrangers à sa trame. Et c'est ce qui sauve aussi bien *Sigurd* que *Salammbô*. Je préfère, pour ma part, la dernière de ces œuvres : le souvenir de Wagner ne pèse point sur l'auditeur, n'impose aucune comparaison, aucun rapprochement.

L'Opéra a donné le plus vif éclat à cette reprise de *Sigurd*. Mme Marjorie Lawrence est une Brunehilde admirable. Elle a trouvé des accents d'un pathétique sobre et profondément humain. Et la voix est splendide. M. Luccioni est un Sigurd juvénile et que n'effraient pas plus les prouesses vocales que les exploits chevaleresques. M. Singher compose un Gunther tout à fait digne de ses créations précédentes et montre dans ce rôle autant d'intelligence que de puissance vocale. Mmes Milly Morère et Montfort, dans les personnages d'Hilda et d'Uta, M. Cabanel, dans celui du prêtre, concourent à rendre excellente l'interprétation de *Sigurd*. Mais les chœurs méritent d'être particulièrement loués; on sait leur importance dans l'opéra de Reyer. Par leur précision et leur justesse, ils ont fait grand honneur à leur chef, M. Robert Siohan. Quant à l'orchestre, sous la direction de M. Ruhlmann, il s'est montré, lui aussi, digne des plus vifs éloges. Enfin la mise en scène de M. Chéreau, les décors lumineux de M. Klauz, donnent au drame un cadre en parfait accord avec l'action.

Pendant que j'écoutais cette partition, j'essayais de me faire une âme neuve, — une âme ingénue comme celle de Sigurd, — et d'oublier mes impressions passées. Je me demandais quel accueil recevrait cette musique si elle était nouvelle et si, au lieu de fêter un cinquantenaire, c'était une première que l'on eût donnée devant nous. Les applaudissements qui

accueillaient non seulement les fins d'actes, mais encore les passages les plus marquants de l'opéra, me montraient que le public n'avait point cessé d'aimer et d'admirer l'ouvrage. C'est que l'ouvrage lui-même s'impose par des qualités réelles et profondes; on peut critiquer la gaucherie et la raideur de l'orchestration; on peut, à la lecture bien plus encore qu'à l'audition, remarquer des maladresses. Il n'en reste pas moins que cette musique est sincère et jaillissante, que les chœurs sont très souvent fort beaux (et ils sont nombreux), que la mélodie est pleine de trouvailles heureuses... Qu'il y ait à côté de cela des pages vieillies, ce n'est que trop certain. Mais s'il y a cinquante ans que l'on a donné *Sigurd* pour la première fois, il y en a plus de soixante-cinq que Reyer l'a écrit; et je ne connais pas beaucoup d'opéras de cette époque-là qui aient mieux résisté aux injures du temps.

RENÉ DUMESNIL.

#### ART

Cent ans de portraits français : Galerie Bernheim Jeune. — Le Salon populiste : Galerie Barreiro. — Peintures et sculptures : Galerie Carmine.

La galerie Bernheim jeune et les Amis du Louvre n'ont point songé à réunir les éléments complets d'une histoire du portrait en France au cours du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait seulement de présenter aux amateurs un choix très divers de belles œuvres célèbres ou rares, peu connues et quelques-unes oubliées. Le doyen des exposés est Honoré Fragonard avec un médiocre abbé de Saint-Non en costume de vieux page. Le portrait de Salon, le portrait flatté, miniature poussée au grand format, verni, paré, figolé, est représenté. On peut s'intéresser au portrait de femme du baron Gérard, à la Mme de Loynes d'Amaury-Duval, précise et mélancolique, mais le maître du genre dans cette série de second plan (quand on omet Paul Baudry), est toujours Cabanel, ce qui prouve que Cabanel, quand il n'obéissait pas à l'esthétique qui lui dictait ses grandes pancartes d'ordre historique, était tout de même un peintre et doué d'une certaine séduction bourgeoise. Il est nettement supérieur, avec son portrait de Mme Carette engoncée dans sa crinoline, à Carolus Duran qui, ayant à représenter la beauté célèbre, si